

ACADÉMIE DE BÉARN

Réception de M. l'abbé Jean Casanave

Le 711 janvier 2008

**Discours de bienvenue
de Monsieur Christian Desplat
Président honoraire
de l'Académie de Béarn**

Vous êtes prêtre, je suis professeur : nous accompagnons le même troupeau. Vous lui montrez le chemin de la cité céleste, je m'efforce de le munir du bagage suffisant pour affronter ce bref et périlleux *hic et nunc* de la cité terrestre. Chaque génération est un monde nouveau, une transhumance imprévisible et incertaine. Comment transmettre la Vérité, la même pour tous et pour toujours, quand tant de vérités sont contingentes ? Les aveugles, pis encore ceux qui ne

veulent pas voir, nous caricaturent comme d'irréconciliables concurrents. Ce serait faire injure à votre foi, à votre vocation, à ma fonction et à mes devoirs, que de nous confondre ; nous ne sommes pas interchangeables. Cependant, pas un jour ne se passe sans que l'on nous assigne une nouvelle mission, qui n'est pas la nôtre et qui la dénature. L'idée n'est pas neuve de nous réduire au rôle de supplétifs sociaux ; Voltaire, grand ami de l'Eglise !, souhaitait confier les rustres au « bon curé de village ». Son intime ennemi inventa le *Vicaire savoyard*. Un de leurs élèves, grand homme expéditif, signataire d'un Concordat, créateur de l'Université, prétendait gouverner avec « ses curés, ses gendarmes et ses professeurs » !

Le malentendu court toujours la campagne et au moindre prétexte les braises s'enflamment : « Sans Dieu » et « Calotins » se prennent au collet ; qui ne voit toutefois que dans leurs pires moments d'exaltations, l'espérance qui les anime n'est pas sans quelques similitudes. E. Zola, dans *Vérité*, un roman de ses *Quatre Evangiles*, transcription de l'affaire Dreyfus, fulminait contre l'école catholique : « Négation de la vie, souffle de la mort, poison frappant de stérilité la terre » ! Et le père des *Rougon* de brandir l'étendard de la tolérance, de la bonté : « Nous aussi soyons-en les apôtres. Rien ne germe que par, amour, le foyer central est là ». Bernanos ne se trompait pas lorsqu'il assurait qu'il « y avait du prêtre », du mauvais naturellement, dans Zola ! Sur l'autre rive, on ne tendit pas toujours l'autre joue ; la prose, oubliée, de Louis Veuillot, en témoigne : « Je ne trouve aucune sécurité, je n'éprouve aucune allégresse, je ne ressens aucune fierté quand je

viens à penser que moi, catholique, citoyen d'un pays catholique, enfant de l'Eglise catholique, je suis gouverné, administré, jugé par des hommes qui n'ont pas ma foi, qui méprisent les droits qu'elle me donne et les devoirs qu'elle leur impose» (*Parfums de Rome*, Paris, 1877, t.1, p. 373). Zola, Veillot, étaient de talentueux doctrinaires ; il leur manquait seulement ce qui fait les esprits et les âmes fortes : une part de folie. Je leur préfère les imprécateurs, les poètes, ceux qui croient et ceux qui ne croient pas et qui se croisent sur le même chemin : celui de leur Passion. C'est celle de Léon Bloy : «Ah ! si les riches modernes étaient des païens authentiques, des idolâtres déclarés ! il n'y aurait rien à dire. Leur premier devoir serait évidemment d'écraser les faibles et celui des faibles de les crever à leur tour, quand l'occasion s'en présenterait. Mais ils veulent être catholiques tout de même et catholiques comme ça ! Ils prétendent cacher leurs idoles jusque dans les Plaies adorables... », (*Le sang du pauvre*, Paris, 1922, p. 19). Pourquoi ne pas entendre celle d'un mauvais garçon, Jean Grenet : « Pardonnez-moi mon Dieu parce que j'ai péché !- Les larmes de ma voix, ma fièvre, ma souffrance, - le mal de m'envoler du beau pays de France, - N'est-ce assez mon Seigneur pour aller me coucher - Trébuchant d'espérance », (*Le condamné à mort*). Peut-on être prêtre, professeur, sans être «fou », «fou de Dieu », de Vérité, d'amour et de foi en l'homme ?

Cette folie a deux ennemis : les braillards et les dégoûtés. Il n'est pas inutile, parfois, de brailler ; il est toujours détestable d'être dégoûté. Que l'on ne s'y trompe pas, il ne s'agit pas ici du dégoût que pourraient inspirer, non sans raison, la tiède piété des fidèles,

l'ardeur modeste au travail des étudiants. Non, le dégoût destructeur est celui qui s'empare du prêtre, du professeur, lorsqu' ils décrètent l'échec avant qu'il soit assuré ; à la veille de la Révolution, un curé béarnais osait prétendre que les « Béarnais croyaient plus au Diable qu'à Dieu » et son évêque, Mgr Marc-Antoine de Noé prédisait déjà le « désenchantement du monde » : « Voyez mes menaces qui s'exécutent : le dégoût qui gagne le troupeau, le zèle qui abandonne les pasteurs... », (*Œuvres de M. A. de Noé, dernier évêque de Lescar*, Paris, 1818, *Discours sur l'état futur de l'Eglise*, p. 42). Que penser de ce professeur qui répondait, en 1898, à une enquête ministérielle sur le « niveau » : « Le métier m'est odieux, mes élèves sont de jeunes idiots qui ne pensent qu'à être bacheliers ». C'est toujours cette désespérance qui inspira à J. Maritain *Le Paysan de la Garonne*, qui met en marche, chaque printemps, la foule des pèlerins de « l'Ecole », une exception française ! Que ne relisent-ils le préambule du rapport de Condorcet sur l'instruction publique : « Ni la constitution française, ni même la Déclaration des Droits de l'homme ne seront présentées à aucune classe de citoyens comme des tables descendues du ciel qu'il faut adorer et croire ». Que ne se reportent-ils à la circulaire de Jean Zay, du 31 décembre 1936 : « Les écoles doivent rester l'asile inviolable où les querelles des hommes ne pénètrent pas ». Le retour sur la scène des fondamentalismes religieux, des revendications nationales ou communautaires, concerne au même titre le prêtre et le professeur. La laïcité européenne et française s'est constituée au cœur de l'Occident chrétien ; les laïques en jetèrent les bases dès le Moyen Age, par leur action à l'intérieur de l'Eglise. Le « Temps des troubles », aux **XVI^e** et **XVII^e**

siècles, provoqua une nouvelle mutation : le passage du lien entre *Pax et Christianitas* et *Res publica et pax civilis*. Michel de l'Hospital l'esquissait en 1561, «Les roys ont esté esleuz premièrement pour faire la justice, car les tirans font la guerre» ; Charles IX le confirmait en 1566 : « Plaist que toutes rancunes procédant des dissenssions des guerres civiles qui on eu recours en nostredict Royaume ou autrement par eux déposées et oubliées, leur enjoignant de vivre en paix et amitié sous l'obéissance de nous et de nostre justice ». Ainsi naissait l'Etat impartial qui établissait la distinction entre le for public, qui requiert l'obéissance aux lois, et le for privé qui assure à chacun les libres choix de sa conscience.

Ils se trompent, ceux qui considèrent la laïcité comme une conquête de la République ou bien une scandaleuse innovation de la « Gueuse » ; Jules Ferry le leur rappela lors du vote de la loi de 1882 sur les programmes scolaires : «Il ne s'agit pas ici de voter pour ou contre Dieu : on ne vote pas Dieu dans les Assemblées » ! Mais il était dit, depuis longtemps, que le débat serait sans fin et, sans doute, est-ce un bien. Montesquieu le prévoyait, dans une formule admirable de concision : «L'homme pieux et l'athée parlent toujours de religion ; l'un parle de ce qu'il aime, et l'autre de ce qu'il craint », (*L'esprit des lois, Lib XXV, Ch II*).

Nous sommes tous des héritiers, les Béarnais plus que d'autres, et nous rendrons compte de notre héritage. Une simple adresse en dit plus long que de savantes exégèses ; je vous adresse mes plis, « Maison Bartouloumé ». D'abord « maison Capdevielle », du nom de votre mère, P *Ostau* prit ensuite celui du saint

patron de Jasses, donné à un aîné. Ainsi la famille perpétue ce qui assure sa pérennité depuis le XV siècle : la « maison », ses terres, ses bâtiments, ses hommes et ses bêtes. Longtemps laboureurs, les Casanave diversifièrent leurs activités. Votre père servit aux armées ; il revint de la guerre meurtri, grand invalide de guerre. Jacques et Jean choisirent le service de Dieu ; ils sont aujourd'hui les derniers maîtres et l'on ne peut manquer de songer avec émotion aux pages du roman éponyme de Charles de Bordeu, à la déchirure de cette rupture. La paysannerie béarnaise est un exemple de l'osmose entre culture savante et culture traditionnelle ; à la fin du XVII^e siècle, le père de l'avocat et poète Pierre Hourcatsremé, un laboureur, lisait en français *La Grande Bible des Noëls*. Les Casanave furent une famille « bigrarrée » et vous conservez l'émouvante missive d'un petit fils calviniste à son grand père catholique, en 1728. Les frères Casanave fréquentèrent la communale de Jasses, avant de connaître les joies de l'internat à Mauléon, au collège Saint François, puis à la Villa Pia. « Viens, suis moi » : l'appel entendu, ils suivirent Celui qui est le chemin. Le séminaire, à Dax et Bayonne, suivi d'un intermède militaire au Collège de La Flèche, où vous veillez les cendres du cœur de *Lou Nouste Henric*, l'ordination enfin, à Bayonne, en 1967. Avant d'exercer le ministère, vous faites un dernier détour par l'Université de Toulouse ; vous étudiez la philosophie et les sciences sociales dans l'atmosphère du joyeux mois de mai. Vous en gardez un souvenir ému et un recul de bon aloi. Muni de ce précieux viatique vous voici aumônier ; d'abord au Collège de l'Immaculée, puis à l'UPPA. Vous découvrez la trop fréquente déshérence morale et spirituelle de

nos étudiants, les réticences, à peine voilées, de la hiérarchie universitaire ; mais cette période demeure, de votre aveu, un temps fort de votre activité pastorale.

Vous êtes aujourd'hui « curé de campagne », prêtre auxiliaire à Navarrenx ; héritier de la « maison », vous l'êtes aussi d'une tradition culturelle et religieuse. Terre de confluences, le Béarn fut tour à tour et à la fois, une frontière de chrétienté au temps de la *Reconquista*, une frontière de catholicité au temps de la Reine Jeanne, mais aussi du fait de la proximité de la catholicité ibérique. Exemple de « catholicisme bien tempéré », le Béarn verra l'enracinement durable de la démocratie chrétienne ; le diocèse de Lescar-Oloron-Bayonne n'échappa pas à la crise moderniste. La hiérarchie ne cacha pas son hostilité, en particulier au *Sillon*. Mais en 1909, M^r Gieure autorisa l'impression des conclusions du vicaire de Sare, Sauveur Etchegaray : la neutralité confessionnelle de l'Etat, « bien qu'elle ne puisse justifier le faux principe de la séparation, rend cependant digne de tolérance un état de choses qui, pratiquement, n'est pas le pire de tous » (*Le Modernisme. Conférences ecclésiastiques du diocèse de Bayonne, 1908*, Bayonne, 1909, p. 231). Est-ce d'avoir été curé de Jurançon, et de la Chapelle de Rousse, où s'était distingué un moderniste, l'abbé Hourcade, qui fait de vous, depuis vingt ans, le responsable de la Formation permanente des adultes ? Je ne puis l'affirmer ; mais pour vous avoir apporté ma modeste contribution, je puis assurer que vous en avez fait un espace de dialogue interreligieux et d'histoire religieuse d'une exceptionnelle qualité. Votre implication au sein de l'IFOCAP, une association profane, sans lien

historique avec la JAC ou d'autres actions sociales de l'Eglise en milieu rural, illustre l'indépendance, la générosité de votre démarche. Revenu à Jasses, vous constatez à quel point la culture humaniste des paysans s'est effacée devant des préoccupations technologiques. La mutation n'est pas sans mérite, les ruraux sont ceux qui ont connus les bouleversements les plus violents dans le temps le plus limité ; mais elles les prépare mal, moralement, à affronter d'inévitables crises. Vous souhaitez rendre au monde des champs ce qu'il vous avait donné ; vous direz, dans *Renouer avec la terre*, quel fut le sens de ce devoir de reconnaissance. La nostalgie du passé, celle du « retour à la terre », ne figurent pas dans votre programme ; vous avez trop bien connu les dures réalités de la vie rurale pour prêcher l'hypothétique bonheur du temps où Adam bêchait et où Eve filait... Vous œuvrez pour rendre au travail de la terre la dignité sociale et morale qui lui est refusée par une opinion plus ignorante que malveillante. Lorsque se mettaient en place les nouvelles collectivités territoriales, il était urgent de former des responsables locaux, des « acteurs de pays », ceux qui vous entourent aujourd'hui et qui nous honorent de leur présence. Patiemment, ces missionnaires laïques du nouvel ordre des champs apaiseront les réticences et feront le lien entre la base et des institutions qui vont du département à Bruxelles. Mais le « curé de campagne », héritier du curé du siècle des Lumières, d'un évêque de Lescar qui fonda, en 1775, la première caisse de secours agricole, que devient-il ? La pastorale sera toujours celle de la parole ; mais pourquoi refuser de nouveaux outils ? Jean Casanave est donc devenu le « curé blogueur » ;

une manière d'approfondir, de prolonger les débats de la formation permanente. Certains diront que cette pastorale là est aléatoire, que rien ne permet d'en mesurer la portée ; mais l'homme des champs fut-il jamais assuré de sa récolte ? Je veux croire que saint Bernard aurait approuvé cette initiative, lui qui louait : « Ceux qui ont un courage mâle, qui s'exposent aux coups, qui vont avec zèle à la conquête des âmes et qui, en travaillant avec succès à la conversion des pécheurs, ne laissent pas que de commettre des fautes ». Comment ne pas être attentif à ce « blog » : « Voeux pour les temps de ruptures et parfois de panique. Ne pas céder à l'agitation. C'est par elle que les médiocres se rendent indispensables. N'accomplir qu'une tâche par jour, mais le mieux possible ».

Cher ami, vous recevoir n'était pas seulement rendre justice à vos mérites ; c'est aussi un devoir d'amitié. François de Sales, à la suite de saint Paul qui reprochait aux Gentils d'avoir été des « gens sans affection », faisait ainsi l'éloge de l'amitié : « La perfection donques ne consiste pas à n'avoir point d'amitié, mais à n'en avoir que de bonne, de sainte, de sacrée » (*Introduction à la vie dévote*, Pars III, Paris, 1930, p. 49). Pour le prêtre, pour le professeur, ces « affections » sont précieuses ; notre condition n'est point désespérée, elle est périlleuse. Gardons-nous d'idéaliser le passé ; le professeur sait que ses élèves ne furent jamais tous des prix d'excellence de syntaxe ou d'orthographe. Le prêtre n'ignore pas que si l'histoire a connu des chrétientés, il n'y en eut jamais de parfaites et que l'obéissance unanime fut souvent plus formelle que vécue. Dans nos sociétés pluralistes, nous sommes devenus des

minorités en situation de diaspora. Faut-il se couvrir la tête de cendres ? Aujourd'hui, un pape, Paul VI, peut parler devant l'ONU, un professeur d'Université peut être chrétien ou athée sans que cela déclenche une tempête. Certes, nous savons que nous sommes devenus, pasteurs, enseignants, des « hommes séparés » : nous avons perdu la reconnaissance de notre statut social, de notre autorité, de nos compétences. Dominique Julia en conclut que pour le clerc, « les frontières du sacré et du profane, du spirituel et du temporel se sont déplacées » (*Etudes*, mars 1967). Le sacré en moins, l'espace professoral s'est lui aussi recomposé ; est-ce un mal ? Nous avons gagné en liberté d'invention ce que nous avons perdu en considération formelle ; notre autorité s'exerce moins sur le mode de l'injonction que sur celui de la recommandation.

Au cours d'une longue histoire, les croyants eurent à choisir : se laisser porter par la grâce, comme Fénelon, « Il me semble que je suis embarqué sur un fleuve rapide qui descend vers le fleuve où je dois aller » (*Lettre à Me. Guyon*, vers Noël 1689). Soit donner la préférence à la volonté et à la liberté : « Tout le but de l'homme est d'être heureux. Jésus Christ n'est venu que pour nous en donner le moyen. Mettre le bonheur où il faut, c'est la source de tout bien [...] Disons donc : je veux être heureux ». Entre la méthode de l'évêque de Meaux et celle de Fénelon, mon choix est fait. Comment être professeur, prêtre, sans croire en la perfectibilité, en la liberté de chacun, sans vouloir le bonheur de tous ? Je reçois mieux qu'un ami : un très précieux renfort pour notre

Compagnie ; vous êtes de ceux qui ne proclament pas d'exigences morales individuelles sans prendre en

compte leurs répercussions sur la société. Vous apportez, par vos écrits, par votre action, une réponse à une question d'honnêteté élémentaire. Faut-il préserver à tout prix les « principes », au risque d'abandonner le monde aux « méchants » ? Faut-il déraisonner au nom de la raison ? Ou bien ne devons-nous pas plutôt travailler à harmoniser des perspectives en apparence contradictoires.

Notre Compagnie s'honore en recevant ceux qui illustrent les vertus béarnaises, qui font le don à la terre de Béarn de leurs travaux et de leurs jours. Vous êtes Béarnais, cousin ou neveu de celui qui porta nos communes vertus au pinacle, ce prince dont Montaigne assurait qu'il était « de deux qui ne désespèrent jamais ». Le bon roi Henri voyait loin au contraire de ceux qui n'ont d'autre perspective que le jour présent. Vous accueillir, c'est voir ensemble l'avenir : vous semez sans vous inquiéter de savoir si vous serez le moissonneur et, pour demeurer auprès du roi Henri et de ses compagnons, nous dirons avec Malherbe que « les fruits passeront la promesse des fleurs ». Professeur, prêtre, nous ne sommes que d'humbles semeurs ; nous n'ignorons pas qu'au bon grain se mêle l'ivraie et que sur nos champs se lèvera plus souvent le grain de sénevé que le riche froment. Mais, chacun à notre manière, nous savons aussi que si modeste soit la semence, l'espérance, la foi feront le reste : « Si vous avez semé de la foi (gros) comme un grain de sénevé, vous direz à la montagne que voici : Pars d'ici là bas ; et elle y passera ; et rien ne sera impossible pour vous » (Mt 17, 20).

Discours de remerciements de Monsieur l'abbé Jean Casanave, nouvel académicien

Madame la Présidente,
Mesdames et Messieurs les Académiciens,
Mesdames et Messieurs,

Madame la présidente, mon premier contact avec votre académie date d'une dizaine d'années. Le regretté docteur Grimaldi cherchait des manuscrits pour leur attribuer un prix. Ayant eu recours à ses compétences médicales, je me sentais plus rassuré pour affronter l'imposant personnage qu'il était et je lui confiais quelques réflexions qui prétendaient « Renouer avec la terre ». Mon essai avait dû embarrasser votre jury, car il venait concurrencer un autre ouvrage consacré à l'histoire d'une famille et d'un village béarnais, tous deux forts connus. Dans sa grande sagesse, Monsieur Tucoo Chala, proclama deux grands prix ex aequo. L'un décerné à un protestant, l'autre à un catholique. L'esprit des édits de Nantes et de Fontainebleau était sauf et l'Académie de Béarn inventait avant l'heure la laïcité positive.

Monsieur, mon parrain, comme on eut dit à une certaine époque.

Je vous ai longtemps jaloué. Lorsque j'étais aumônier de l'Université, j'avais appris par les

étudiants que la salle d'un certain café jouxtant la fac des lettres se vidait comme par enchantement lorsque Monsieur Desplat commençait son cours. Je priais le ciel que le restaurant universitaire ne se remplisse pas tout à fait, lorsque le vendredi, j'appelais à la prière. Les cieux n'ont pas répondu à la mesure de mes espérances... Depuis cette époque là, j'ai eu bien souvent recours à vous. J'apprécie toujours la rectitude de votre pensée d'historien, en particulier, lorsque vous abordez les questions qui touchent l'Histoire des religions. Votre souci constant de replacer les faits dans la situation parfois fort complexe d'une époque, nous évite bien des simplismes et de regrettables anachronismes. J'ai retenu aussi de vous que vous ne faisiez pas « acception des personnes ». Que vous vous adressiez à dix jeunes ruraux de l'Ifocap-Adour, ou à deux cents érudits au sein de l'Université, la qualité de votre intervention est la même. De nos échanges est née une amitié. Ici, je n'en dirais pas plus, mais vous savez qu'elle est sincère et fidèle.

Par contre, je ne savais pas que vous étiez obstiné. Il y a près de deux ans en conclusion d'une lettre vous me demandiez, de façon anodine, si je ne songeais pas à faire acte de candidature à votre Académie. Je vous ai répondu que je n'y avais jamais pensé et que je ne voyais pas à quel titre je pouvais prétendre. Je croyais l'incident clos. C'était sans compter sur votre entêtement ! Vous êtes revenu à la charge. L'abbé de Laforcade qui fut à son époque un des pionniers de la pastorale rurale avec ses amis de la Mission de France dans le Vie Bilh venait de nous quitter et privait votre Académie de ses nombreuses compétences. A votre nouvelle invitation, j'ai fait la même réponse, en

ajoutant que votre institution comptait encore, après la disparition du Cardinal Eyt, deux prélats qui représentaient l'Eglise ès qualité et un prêtre poète de grand renom. «Justement » m'avez-vous rétorqué, «vous représenterez le bas clergé ». Cette proposition a ébranlé mes remparts. Après avoir pris conseil auprès de mon Vicaire général, j'ai baissé la garde et je me suis rendu. Et c'est pourquoi j'ai tenu à inviter quelques confrères représentant les curés de campagne. Ils sont accompagnés par d'humbles et robustes « acteurs de Pays » qui au fil des jours tissent, endossent et transmettent la grande histoire de nos territoires. Ils me font l'honneur de leur présence et peut-être de leur prière discrète, car ils doivent se demander ce que je suis venu faire, cravaté, en si brillante compagnie.

Mesdames et Messieurs,

Puisqu'à travers ma réception dans cette vénérable institution vous voulez honorer les prêtres diocésains, j'allais dire fantassins, je voudrais rendre hommage à trois personnages qui ont durablement marqué mon enfance et la société rurale en général, dont la plupart d'entre nous, nous sommes issus : Je veux parler de **l'Instituteur**, du **Maire** et du **Curé** de nos campagnes. Ils ont formé longtemps une sorte de Trinité qui n'était pas toujours unie «dans une même charité » comme le précise la liturgie, mais dont les fonctions se savaient indispensables les unes aux autres.

Au commencement, mais il y a de nombreux commencements dans l'Histoire, au commencement était le moine. Il savait lire et apprenait à lire les Ecritures : Il faisait office d'enseignant. Il assurait l'office sacré, en cela il était prêtre. Enfin il veillait au

Bien Commun de ceux qui cultivaient ses terres. Il était déjà maire. Ces trois fonctions devaient faire en sorte que « la cité terrestre » soit la photocopie de la « Cité du ciel ». Quand les temps furent plus calmes et que les laboureurs s'émancipèrent de la tutelle du monastère et du château, le prêtre se détacha du couvent et se fit curé de campagne. L'enseignement et la gestion des affaires passèrent en d'autres mains. Et c'est ainsi qu'après bien des crises de croissance, de difficiles cohabitations, parfois même d'excommunications réciproques, nous avons les uns et les autres bénéficié de ces trois références, tels les trois tuteurs indispensables aux jeunes arbres plantés en des terrains trop exposés.

Notre maître d'école voulait par la connaissance faire de nous des êtres libres et responsables. La maxime du jour qui, chaque matin, s'affichait sur le tableau noir, devait orienter tous les travaux et donnait aux connaissances acquises leur finalité dernière. « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme ». Un jour la leçon de morale s'effaça et la connaissance rétrécie à la seule science désormais triompha. Nous avons connu la période de son apogée, j'allais dire de son impérialisme. Il a fallu du temps pour comprendre que la science était certes nécessaire mais non suffisante à tracer un chemin d'humanité.

Notre instituteur nous a appris à lire, à écrire et à parler une langue commune. L'acquisition de ces outils devait servir la vérité. Le message transmis ne pouvait souffrir la moindre altération, c'est pourquoi le mensonge était banni et puni. « Le menteur est l'ennemi de la Vérité ». Quand la communication est devenue science à part entière et que l'information a

confiné à l'intoxication mentale, nous nous sommes prosternés devant le mensonge rendu adorable et désirable par la déesse publicité.

Le régent, ainsi nommé dans notre langue régionale, nous a appris à **compter** et à réciter les tables à l'endroit et à l'envers. Auparavant, il nous avait fait répéter que l'on pouvait toujours compter sur la parole d'un homme. « Parole donnée ne se reprend jamais ». Il n'y a pas longtemps, les chiffres se sont emballés et l'économie triomphante a dû plier le genou devant la finance dont on dit, sans pudeur, qu'elle ne prend ses ordres nulle part tout en profitant bien à quelques-uns. La parole donnée est devenue vague promesse et la promesse oscille au gré des fluctuations de la bourse.

Pendant ce temps que faisait Monsieur le Maire ?

Il veillait à l'**égalité**. Le professeur des écoles, comme on l'appelle aujourd'hui, s'était fait le champion de la liberté car, pensait-il, la connaissance dispensée nous libérait de l'ignorance, source de toutes les servitudes. Mais encore fallait-il apprendre que la liberté individuelle quand elle n'était pas régulée par celle d'autrui, pouvait dégénérer en ces banales tyrannies quotidiennes qui pourrissent la vie commune. Chargé, justement, de la commune et des biens communaux, le maire maintenait cette étroite solidarité des êtres dans l'espace et dans le temps de cette petite portion de la patrie. Curieuse époque, pas si lointaine, où la nomination du desservant de la paroisse figurait dans les soucis du conseil municipal : « Les habitants de Jasses, quoique républicains, réclament un prêtre » stipulait un compte rendu du secrétaire de mairie de la dite commune entre les deux guerres. L'enfant, ayant atteint un niveau d'instruction supérieur à celui des

anciens, comprenait néanmoins qu'il leur devait tout et que la participation de chacun à l'œuvre commune fondait leur égale dignité. C'est pourquoi les fêtes patriotiques ou locales réunissaient enfants, jeunes et adultes dans un même geste symbolique et le dépôt du premier bulletin de vote dans l'urne, constituait, avec le service national, l'un des rites majeurs de l'initiation à la vie citoyenne. Liberté et égalité chèrement conquises dans les droits mais aussi dans les devoirs.

Pendant ce temps que faisait le curé ?

Pontifex, faiseur de ponts, il offrait au Créateur, chaque matin, sur la légère patène le lourd travail de la terre, des bêtes et des humains, ces mille relations de parenté ou de voisinage, ce pain quotidien parfois bien rassis d'une vie rude et besogneuse, pour qu'il soit consacré en pain eucharistique, remède de tous les maux et gage d'éternité. Il ne lui restait plus, au long du jour, qu'à traduire en acte ce qu'il avait célébré dès l'aube. Et c'est pourquoi, le curé s'essayait à bâtir ou restaurer les ponts abîmés et vermoulus de la communauté villageoise. Il était souvent le garant de la **Fraternité**, cette Charité républicaine qui devait fleurir normalement sur les rameaux de la Liberté et de l'Egalité. Chacun sait bien que cette fraternité ne se décrète pas, même par une Constitution. Spécialiste des maux de l'âme, on dirait aujourd'hui, du mal être, il visitait les malades, consolait les affligés, il soulageait à sa façon la misère. Il ne se privait pas cependant de quelques rappels à l'ordre tonitruants rappelant les accents des prophètes de la première Alliance. Au-delà de son statut « d'utilité publique », lui et son église, restaient les témoins éloquents du mystère de l'être humain, de celui de l'origine du monde et de sa destinée.

Mesdames et Messieurs, j'ai parlé au passé mais ce passé est en moi bouillonnant d'espérance. Il me plaît d'imaginer les propos que tiendra, dans cette Académie, un de mes successeurs, issu et pétri de la civilisation urbaine et plurielle actuelle. A quel type d'homme ou de femme, à quelle réalité sociale, politique, associative, assignera-t-il le rôle de tuteur ou de pivot de l'humanité qu'il aura connue et assumée ? Des jeunes qui s'identifient à des modèles parfois inaccessibles pour eux, nous prouvent, s'il en était besoin, que leur désir de grandir et de se développer reste intact aujourd'hui encore. Entre leurs idoles trop lointaines et leur grisaille quotidienne, ils trouveront bien ces passeurs de sens, ces semeurs de rêves et d'énergie dont ils ont besoin. J'imagine encore que mon successeur demandera à l'Académie de Béarn, comme je le fais aujourd'hui, de veiller à ce que l'équilibre des grands idéaux républicains soient préservés. Il ne serait pas souhaitable, en effet, que le déclin ou la disparition de l'un d'entre eux, ne provoque un de ces dangereux appels d'air dans lequel viendrait s'engouffrer telle ou telle idée pernicieuse en quête d'hégémonie.

Je souhaite que longtemps encore, tout enfant de France et de Navarre, des villes ou des champs, reçoive de sa famille les trois trésors inestimables de la sécurité, de la simplicité, de la générosité.

Qu'il poursuive sans cesse les trois objectifs de tout enseignement reçu : le Vrai, le Juste et le Beau ;

Qu'il puisse bénéficier, d'une façon ou d'une autre, des trois grâces théologiques de la Foi, de l'Espérance et de la Charité ;

Et qu'il apprenne, enfin, à honorer les trois vertus républicaines dans l'ordre que je suggère Fraternité, Liberté, Egalité.

